



Allocution de Monsieur François LONGCHAMP,  
Président du Conseil d'Etat,

à l'occasion de la remise du Prix de la Fondation pour Genève  
à Monsieur Didier BURKHALTER, Président de la Confédération,  
le 8 septembre 2014, à 18h00,  
salle des Assemblées du Palais des Nations

Monsieur le Président de la Confédération,  
Monsieur le Directeur général a.i. de l'Organisation des Nations Unies  
à Genève,  
Monsieur le Président du Grand Conseil,  
Monsieur le Maire de la Ville de Genève,  
Monsieur le Président de la Fondation pour Genève,  
Mesdames, Messieurs,

Difficile, Monsieur le Président de la Confédération, d'ajouter une pierre à ce panégyrique. Surtout si cette pierre qu'on me demande d'ajouter ce soir au socle de la statue du Commandeur est en réalité déjà entre vos mains.

Cette pierre vient de loin. Elle est homérique. Elle est camusienne. Elle roule et n'amasse pas toujours mousse. Mais vous, inlassablement, au pied de la montagne, face aux affaires du monde et de la Suisse, vous la ramassez. Même cabossée, vous la remontez. Sans faiblir, vous la faites rouler. Au soir du 9 février 2014, dans la dignité qui sied à votre fonction et contenant vos sentiments, vous avez sobrement déclaré, en commentant le résultat du scrutin

sur l'immigration: "Ce n'est pas la fin du monde". La fin du monde, certainement pas. Mais à nouveau, l'assurance du recommencement et d'un long cheminement – ça oui. Sisyphe !

Monsieur le Président de la Confédération, Albert Camus ne vous a pas connu – tant pis pour lui – mais il a décrit la patience tenace qui vous caractérise.

*"Je vois cet homme redescendre, d'un pas lourd mais égal, vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin".*

C'est dans *Le Mythe de Sisyphe*. L'essai a paru en 1942 – six mois avant *L'Etranger* – augmenté d'un texte sur Kafka lui-même tiré de la revue... *L'Arbalète*. Appréciez l'enchaînement. Sisyphe, l'Etranger, Kafka, l'Arbalète... Vous qui aimez larder vos discours de paraboles – je dis *larder*, pas *truffer*, parce que le lard sec aux herbes appartient au terroir neuchâtelois – vous qui lardez volontiers vos interventions de métaphores devriez trouver, dans celle que je vous propose aujourd'hui, matière à vous reconnaître.

Monsieur le Président, je vous vois souriant – cela fait partie de votre personnalité – et je me dis toujours avec Camus que... Si "*la lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme*", alors oui, vous devez être le plus heureux des hommes.

Mais ne vous trompez pas. Je ne parle pas ici de la lutte vers les sommets politiques, que vous incarnez comme Président de la Confédération suisse et – parce que cette charge échoit à notre pays

– comme président de l'Organisation de Sécurité et de Coopération en Europe. Je parle de la lutte vers les sommets de vos idéaux. C'est à dire, vers un accomplissement qui dépasse et transcende votre personne.

Nous fêterons, vendredi prochain, le Bicentenaire de l'entrée de votre canton, Neuchâtel, dans la Confédération. De la défunte Prusse, vous avez gardé quelques séquelles: celle du sens du devoir et de l'identification à l'Etat, s'en regardant comme les premiers serviteurs. A l'arrogance, à la brutalité, vous préférez la bienveillance. La politesse même, non dans ce qu'elle a de plus conventionnel, mais de plus noble: celle de faciliter les rapports sociaux en permettant à ceux qui en usent d'avoir des échanges respectueux et équilibrés. Rien de tout cela n'est feint, car vous avez toujours été ainsi. Et je puis en témoigner personnellement, moi qui ai le privilège de vous connaître depuis trente ans, à la faveur de fonctions ou de combats communs.

Je sais que cela forge un regard sur les autres. Un regard d'ouverture – au sens propre. Récemment un grand journal romand titrait : *"Didier Burkhalter, un président qui prend le peuple au sérieux"*. Cela décrit une forme d'élégance. Cependant que le peuple tient de moins en moins ses édiles en estime, vous, président de la Confédération, ne lui en tenez pas rigueur. Nourrie du flegme et du sens du devoir qui sont les vôtres, cette attitude vous confère une stature parfaitement suisse. Mouvement et proximité, grandeur et humilité. Un jour, dîner protocolaire et le lendemain, schübling. Un jour, palais officiel et le jour suivant, ferme de montagne. Un jour, gyrophares à Moscou et le lendemain, ballade à Neuchâtel.

Monsieur le Président de la Confédération, cher Didier, c'est cela qui frappe : vous êtes à l'aise partout. Romand mais suisse allemand. Discret mais attentif. Placide mais agile. Réservé mais offensif.

Aujourd'hui, ministre des affaires étrangères et président du gouvernement suisse, vous veillez à cette "Suisse internationale par Genève" – vous employez souvent cette formule – qui donne à votre action un sens si particulier. Nous vous en sommes tous ici reconnaissants.

*"Il faut imaginer Sisyphe heureux"* concluait Camus. C'est cette abnégation, cet engagement que la Fondation pour Genève honore en vous remettant son Prix. Le Conseil d'Etat de la République et canton de Genève se réjouit de ce choix. Avec lui, la cité entière vous salue, ce soir, en ce lieu évocateur, la Salle des assemblées du Palais des Nations à Genève.

Je vous remercie.